

LE FIGARO littéraire

lefigaro.fr/livres

La nuit de novembre

C E FURENT de ces jours qui ébranlèrent le monde. Le 9 novembre 1989, le mur de Berlin tombait. Depuis près de trente ans, il coupait en deux la capitale allemande et bien plus symboliquement le monde libre du bloc communiste.

Cet événement, les historiens l'ont raconté en analysant ses causes politiques, économiques, internationales. C'est en romancière que Christine de Mazières l'aborde. Elle ne choisit pas de travailler en vue panoramique mais par fragments : autant d'éclats analogues à ces morceaux de mur que les acteurs de la nuit de novembre ont arrachés et conservés comme des reliques : les pierres de rosette de la liberté.

Ils s'appellent Micha, Niklas, Karl, Lorenz, ce sont des Allemands ordinaires ou peu s'en faut. Tous, ils viennent d'entendre les mots prononcés par le porte-parole du bureau politique interrogé sur la possibilité pour les Allemands de l'Est de voyager et même quitter le pays « *dès maintenant* ». Ces mots se répandent en ville, provoquant un afflux de monde au poste frontière menant à l'Ouest. Le songe d'un monde clos, protégé du capitalisme venimeux, est en train de se dissiper.

Anna est de retour à Berlin. Mais elle ne

peut pas oublier un séjour insolite à Berlin-Est, quatre ans plus tôt. Micha se souvient d'une jolie Française qui apportait dans son sac un air frais : ensemble ils avaient parlé de Rimbaud : l'homme aux semelles de vent capable de franchir les barbelés par le seul pouvoir de la poésie. Micha est marqué à jamais par sa tentative d'évasion qui s'est soldée par un échec ; la disparition de son ami Tobias hante ses nuits. Micha a été repris, et depuis, le régime l'a à l'œil.



LA CHRONIQUE d'Etienne de Montety

L'auteur nous guide dans la ville avec dextérité. Arrive-t-on en avion, on aperçoit Wannsee et l'île aux Paons. En train, c'est par la gare de la Friedrichstrasse (le « palais des larmes », témoin de tant de séparations). Autant que l'histoire, la géographie, l'architecture intime de la ville jouent leur rôle dans ce roman de mots et d'images.

Mais l'important ici, ce sont les personnages : ils existent d'abord par leurs voix. Celles, réglementaires et paniquées, des

autorités est-allemandes, celles des jeunes Allemands portant un immense espoir. Celle gouailleuse de Josiah, et, enfin, blanche et innocente, celle de Niklas - le personnage le plus mystérieux et peut-être la clé de ce beau roman plein d'humanité.

Au fil des pages, l'intrigue se noue. Les voix se rapprochent pour former non pas un chœur, mais une symphonie. Les liens de Micha avec Anna s'éclaircissent. Comme ceux qui le lient aux fonctionnaires chargés de leur surveillance. S'insèrent l'amitié, l'amour, les ruptures - on n'ose trop en dire, de peur d'altérer la note fragile sur laquelle ce roman repose.

Du bloc apparemment monolithique de la RDA se détachent des visages, des caractères et des histoires. Ils sont réfractaires ou *apparatchiks*, mais, n'en déplaise à la doxa marxiste, ce sont leurs destins individuels, leurs passions, leur audace, leurs lâchetés qui vont faire l'histoire - et donner à Christine de Mazières la matière d'un magnifique roman. ■



TROIS JOURS À BERLIN

De Christine
de Mazières,
Sabine Wespieser
éditeur,
180 p., 18 €.